

LE REGARD DE... SÉBASTIEN CHAUVIN



31 pictures.nl

Maître de conférences en sociologie à l'université d'Amsterdam et fondateur du Amsterdam Research Center for Gender and Sexuality, il a codirigé, avec Laure Bereni, Alexandre Jaunait et Anne Revillard, *Introduction aux études sur le genre* (De Boeck, 2012).

D'où vient l'identité de genre ?

« **N**otre époque tend aujourd'hui à apposer le concept de "genre social", statut assigné par la société (son état civil par exemple), à celui "d'identité de genre" (la conviction intime d'être un garçon ou une fille). Cependant, il ne faut pas oublier que cette notion d'identité de genre s'est elle-même construite historiquement. L'identité intime, revendiquée par la personne, est au cœur des définitions contemporaines de l'authenticité, bien au-delà de la seule question du genre. L'émergence du "soi" (ou *self* en anglais) comme expression d'une individualité intime potentiellement en tension avec les contraintes sociales est au cœur de la société des individus telle que l'a analysée Norbert Elias.

Ma collègue Geertje Mak, aux Pays-Bas, a montré comment cette identité intime avait également été progressivement distinguée de la matérialité du corps lui-même (1). Ses travaux sur les hermaphrodites au XIX^e siècle ont retracé la prise en compte graduelle d'un "soi sexué" (*sexed self*) par la médecine. Au début de la période qu'elle étudie, les

décisions d'assignation à un sexe reposaient d'abord sur des préoccupations pratiques, principalement la capacité d'une personne à vivre dans son environnement social au sein d'un sexe donné, quitte à dissimuler quelques « anomalies » dans les plis du corps. Au tournant du XX^e siècle, néanmoins, émerge la notion d'un sexe psychique irréductible aussi bien à l'anatomie qu'aux rôles sociaux. Distingué de la "personne", le corps en devient ainsi l'expression. Mais cette distinction prend également alors une tournure normative : le corps (extérieur) doit désormais exprimer la personne (intérieure). C'est ce développement qui a permis de penser les conflits entre sexe psychique et sexe anatomique apparent, tout en rendant d'autant plus pressante leur résolution. Les études de G. Mak sur l'identité intime sont parmi les plus innovatrices sur le genre aujourd'hui. » ■

PROPOS RECUEILLIS PAR J.-F.D.

(1) Geertje Mak, *Doubting Sex. Inscriptions, bodies and selves in nineteenth-century hermaphrodite case histories*, Manchester University Press, 2012.

années 1940 aux théories freudiennes sur la personnalité féminine, jugées sexiste. Leur propre théorie de la personnalité féminine – non réduite à un être privé d'attributs masculins – a eu un fort écho dans les milieux féministes. À partir des années 1970, les positions « différencialistes » sont défendues par des intellectuelles féministes françaises comme L. Irigaray ou J. Kristeva ou américaines comme Nancy Chodorow.

- **La psychologie différentielle** met en lumière des différences d'aptitudes entre garçons et filles, notamment à propos du langage et de l'orientation spatiale (7). Ainsi, récemment, Diane Halpern, l'une des plus compétentes en la matière, a proposé un bilan des aptitudes hommes/femme, qui montre notamment que dans les sociétés plus égalitaires, les filles sont aussi bonnes que les garçons en mathématiques, bien meilleures en lecture, mais plus faibles dans les tâches visuo-spatiales, sans que ces différences ne puissent être expliquées par des différences éducatives (8).

matiques, bien meilleures en lecture, mais plus faibles dans les tâches visuo-spatiales, sans que ces différences ne puissent être expliquées par des différences éducatives (8).

- **La psychologie évolutionniste.** Aujourd'hui tout un courant de « différencialistes » se recrute désormais du côté de la psychologie évolutionniste qui considère que l'évolution a doté les femmes et les hommes d'aptitudes différentes mais qui ne signifie en rien la supériorité de l'un sur l'autre. Ainsi pour Susan Pinker, les femmes représentent aujourd'hui le « sexe fort » (9).

- **Les neurobiologistes** sont entrés en scène à partir des années 1990. Loin de se rallier à une thèse déterministe, ils nourrissent en leur sein aussi leur propre « bataille du genre » (encadré p. 32). ■

- (1) Françoise Héritier, *Masculin/féminin*, Odile Jacob, 1996.
- (2) Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir.), *Histoire de la virilité*, 3 vol., Seuil, 2011.
- (3) Laure Bereni, « La notion de genre », *Cahiers français*, n° 366, janvier 2012.
- (4) Voir Alban Jacquemard, « Les pensées féministes contemporaines », *Cahiers français*, n° 380, mai-juin 2014.
- (5) Paula Schwartz, « Women's studies, gender studies. Le contexte américain », *Vingtième Siècle*, n° 75, 2002/3.
- (6) Laure Bereni et al., *Introduction aux études sur le genre*, 2^e éd., De Boeck 2012, et Claude Guionnet et Erik Neveu, *Masculin/féminin. Sociologie du genre*, Armand Colin, 2009.
- (7) Doreen Kimura, *Cerveau d'homme, cerveau de femme ?*, Odile Jacob, 2001.
- (8) Diane Halpern, *Sex Differences in Cognitive Abilities*, 4^e éd., Psychology Press, 2012.
- (9) Susan Pinker, *Le sexe fort n'est pas celui qu'on croit. Un nouveau regard sur la différence hommes/femmes*, Les Arènes, 2009.